

(Conservée la Couverture)

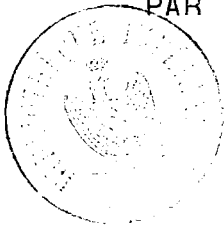
NOTICE

SUR

LE COMTE CHARLES D'ARGY,

COLONEL DE LA LÉGION ROMAINE,

PAR M. L'ABBÉ BESSON.



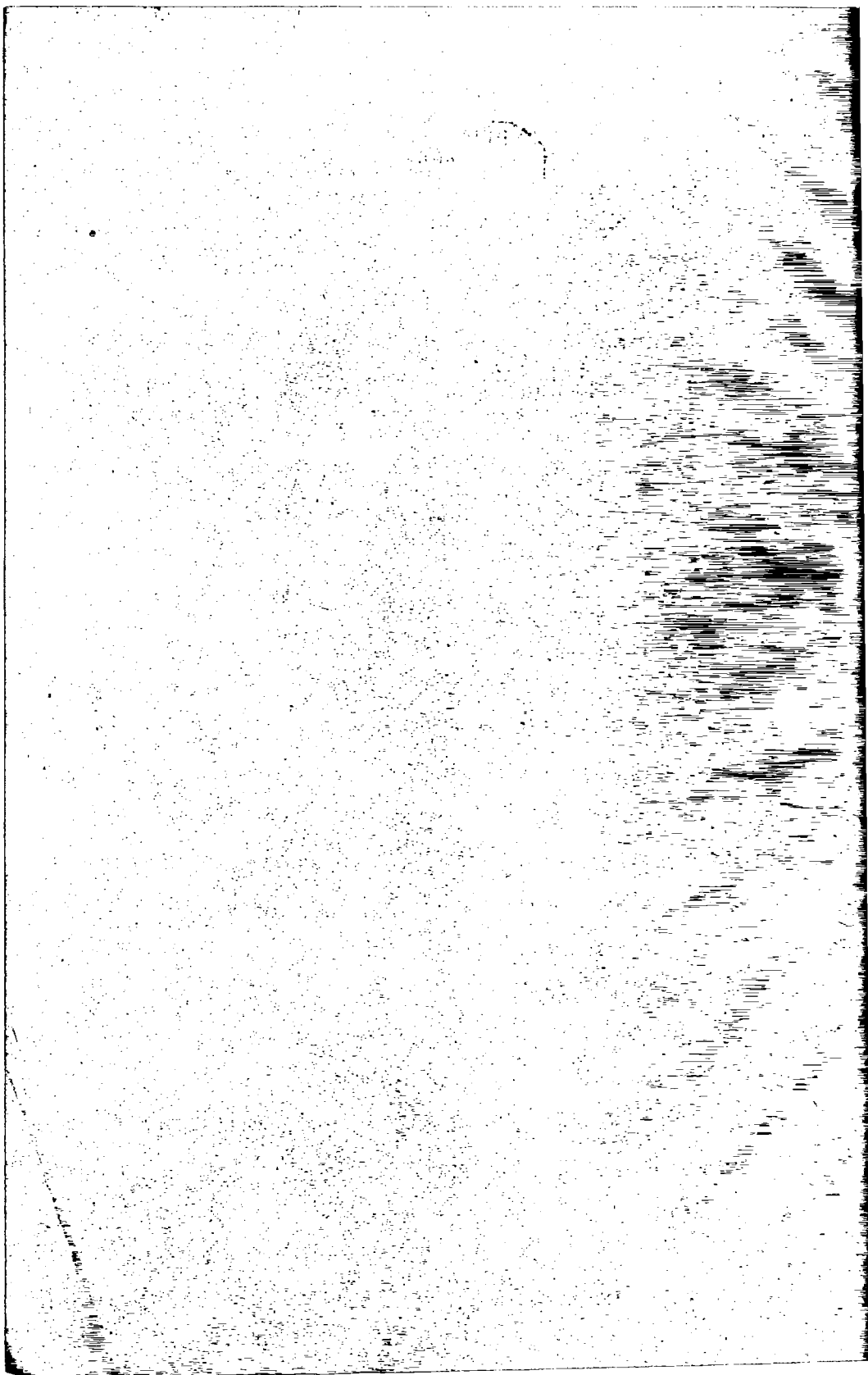
7²⁷
178.538

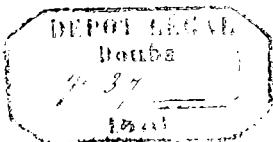
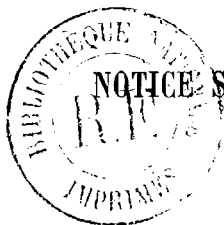
BESANÇON,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE J. JACQUIN,

Grande-Rue, 13, à la Vieille-Intendance

1870.





NOTICE SUR LE COLONEL D'ARGY.

La vie et la mort du colonel d'Argy sont pour ses amis d'un cher entretien, pour ses soldats d'un utile exemple. J'écris ces pages avec les notes que ses officiers ont laissées, avec les vives impressions que j'ai ressenties dans la cérémonie de ses obsèques, avec les regrets de l'Eglise universelle réunis à ceux de l'armée pontificale et de l'armée française. Rien ne m'appartient dans cette notice. Les nobles traits et les mots touchants sont du défunt, les réflexions qui les accompagnent sont de ses compagnons d'armes, devenus aujourd'hui ses admirateurs.

Le comte Charles d'Argy, né en 1805, à Malmy-lez-Vandresse, dans les Ardennes, descendait d'une des familles les plus distinguées de la Champagne, dont les alliances sont avec les Coucy, les d'Escordal, les d'Ambly. Il était né soldat et le rêve de son enfance était de porter les armes. Cette vocation se développa encore au collège de Charleville, où il fit ses études. Il en sortit pour s'engager à dix-huit ans dans la garde royale, et mit tout son honneur de gentilhomme au rude apprentissage du métier qu'il aimait. L'expédition d'Espagne fut sa première guerre; il en revint sergent et continua à mériter les moindres grades à force de bravoure et de services. Adjudant sous-officier à la prise d'Alger, la révolution de 1830, qui fit licencier la garde royale, ne le détourna pas de sa carrière. Il trouvait en Algérie, dans cette terre magnifique dont les Bourbons faisaient présent à la France en partant pour l'exil, un nouvel aliment à sa noble passion pour la guerre et à l'ardente curiosité de sa jeunesse. Là se développèrent les grandes qualités de son caractère martial et de son cœur généreux. A mesure qu'il s'éloignait du soldat par le grade, il s'en rapprochait par la bonté. Chaque avancement lui donnait plus d'enfants à aimer, en lui donnant plus d'hommes à conduire; son cœur s'agrandissait avec sa position, et en arrivant à la tête d'un régiment, il se trouva, comme naturellement et sans effort, l'idole, ou pour mieux dire le père de tout le monde. Son surnom était conquis d'avance: on l'appela de suite le bon colonel. Ce grade, qui couronna sa carrière, était le prix longtemps attendu et souvent mérité des services rendus et du sang versé pour la France. Il

avait fait l'expédition de Kabylie sous le maréchal Randon, il fit celle d'Italie sous les ordres du maréchal Niel, et ce fut sur le champ de bataille de Solferino qu'il gagna ses deux épaulettes et son régiment.

Le 53^e de ligne lui échut en partage. Il résolut d'en faire un régiment modèle, et il y réussit. Les connaissances spéciales qu'il possédait étaient de celles qui donnent du prestige et qui ajoutent encore aux dons de la nature. D'une taille élevée, d'une force athlétique, d'une adresse surprenante, il relevait et faisait valoir toutes ces qualités par une physionomie franche, ouverte, pleine d'intelligence et d'expression. Sa mémoire était merveilleuse; il connaissait le nom, le pays, les états de services de tous ses soldats, et on les eût retrouvés dans sa tête, disons mieux, dans son cœur, aussi bien que sur les contrôles. Son activité surprenante ne pouvait souffrir le repos ni pour lui-même ni pour les autres. Il savait par sa propre expérience, sinon par l'histoire, qu'il faut tenir toujours les troupes en haleine, et que le meilleur moyen de terminer rapidement et sûrement la guerre, c'est d'avoir des hommes qui sachent en supporter les fatigues aussi bien que les coups. De là son goût si prononcé pour les promenades militaires et les exercices du corps. L'étude assidue et raisonnée de la gymnastique était sa passion en temps de paix. Il avait obtenu, dans l'intervalle de ses différentes campagnes, de l'appliquer à l'école normale de Joinville, dont il fut le créateur. Il en transporta le goût et les pratiques dans son régiment, se mit à la tête de toutes les expériences, paya d'exemple et fit admirer en mille rencontres sa force et son agilité. Il assurait par là la santé du soldat et lui donnait le moyen d'échapper plus facilement à la corruption de l'oisiveté et de l'ennui. D'un accès facile, d'un commerce charmant, vrai gentilhomme par le caractère et les traditions, il charma tout le monde, dans toutes les villes où il tint garnison. La ville de Besançon garde de lui un souvenir tout particulier, parce qu'il y remit en honneur le noble jeu de l'arc, non-seulement parmi les officiers, mais parmi les bourgeois. La loyauté de son caractère, l'entrain et la verve de sa conversation, l'affable simplicité de ses manières, lui valurent partout les plus honorables amitiés. Il était de ces hommes qui se font aimer au premier abord, dont on ne se sépare jamais sans éprouver une sorte de déchirement, et qui laissent après eux d'ineffaçables regrets.

Quand l'âge de la retraite fut arrivé pour lui, le colonel d'Argy ne fit, pour ainsi dire, que changer de régiment, ou plutôt le nouveau régiment qu'il adopta était vraiment le sien, car il l'avait créé sous les auspices de la France et pour le service du saint-père. Entre tous les braves offi-

ciers qui sollicitèrent l'honneur de former la légion romaine, le comte d'Argy se trouvait, à soixante ans, un des plus dignes sans doute, mais peut-être le plus capable. L'empereur, en lui offrant cette tâche glorieuse, ne s'y était pas trompé. Il fallait l'activité, l'énergie, la persévérance et, par-dessus tout, la paternité du bon colonel, pour réussir dans une si rude entreprise. Son nom attira les soldats, sa confiance les encouragea, sa bonté les retint, sa vigilance déjoua la propagande de corruption et de débauche que l'on faisait autour d'eux. Il résista à ces redoutables épreuves, mit la légion sur un excellent pied, et l'ayant formée à Antibes, il la mena sous le drapeau pontifical toute pleine de l'esprit, de la bravoure et de l'honneur français.

Deux ans d'exercices et de travaux suffirent pour rendre le comte d'Argy aussi cher à sa légion que la légion elle-même l'était à Rome et à la France. Il sentit que ce serait sa force autant que sa gloire de reproduire partout la discipline, l'image, le nom de la patrie, aux yeux de ces braves gens qui avaient mis leur confiance en lui. Soutenu par la générosité de M^{sr} le cardinal archevêque de Besançon, il établit pour les officiers une pension agréable et ouvrit aux soldats un casino où le jeu, la lecture, les conversations, se partagent leurs loisirs. L'aumônier que Pie IX leur donna achevait de leur rendre la patrie absente. Chacun connaît à Rome M^{sr} Bastide : l'étranger le recherche pour son érudition aussi inépuisable que sa complaisance, le Français sent qu'il parle à un compatriote, et le soldat sait qu'il peut tout lui dire.

Une troupe ainsi formée pouvait affronter l'épreuve du combat; cette épreuve fut longue, terrible, mais décisive pour la gloire du colonel d'Argy et de ses légionnaires. Quatre noms immortels furent, en moins de trois mois, inscrits sur son drapeau : Nérola, Monte-Rotondo, Rome, Mentana. Le colonel avait déployé dans la défense de Civittà-Vecchia des qualités plus rares encore que la bravoure, en préparant la ville et la garnison à opposer aux garibaldiens une résistance opiniâtre. La place n'était défendue que par l'habileté de ses mesures et le courage de ses troupes. Quand le corps expéditionnaire envoyé par l'empereur débarqua dans le port, ce fut lui qui salua le premier le drapeau sauveur. Le général de Failly, qui venait l'y planter, distingua le comte d'Argy entre les héros de Mentana. Il rendit un témoignage éclatant à sa belle conduite et à sa haute influence, le signalant non-seulement pour avoir assuré la défaite de l'ennemi, mais encore pour avoir pris une part active au rétablissement de l'ordre dans les Etats romains.

Au sortir de la bataille, la tâche du colonel n'était pas achevée. Il fallait

préserver la légion du découragement et de l'ennui, en conserver l'effectif par de nouvelles recrues, la rendre insensible aux promesses et à l'or de l'ennemi, et l'établir à jamais dans la voie de l'honneur et du devoir. Ce fut la constante sollicitude de ce vaillant homme, à qui l'âge n'avait rien ôté, parce que sa foi de chrétien avait comme renouvelé en lui l'ardeur du soldat. Etant venu en France, au mois de septembre 1869, il obtint une audience de l'empereur. « Etes-vous content de votre position ? lui demanda le prince en le félicitant sur son dévouement à la cause qu'il servait. — Sire, répondit le colonel, j'ai épousé la cause de Pie IX, et, quoi qu'il advienne, je le servirai jusqu'au dernier jour de ma vie. »

Noble parole, qui fut noblement tenue. Ce jour fatal était proche ; le comte d'Argy aurait pu le conjurer peut-être s'il eût mis moins d'exactitude et de zèle à remplir, une fois seulement, ses devoirs de chef de corps. Il se sentait mal à l'aise, la température était humide et froide, il était de la prudence de garder la chambre. L'amour qu'il avait pour ses soldats l'emporta. Il alla, selon son habitude, les visiter dans leur cercle, et y faire cette inspection paternelle qu'il s'était imposée chaque jour pour assurer le bien-être moral de son régiment. Ce fut la dernière revue de sa vie militaire. Dès le lendemain, une pneumonie aiguë se déclara, et après deux jours passés dans des alternatives de crainte et d'espérance qui excitèrent au plus haut degré l'intérêt public, il se trouva aux portes du tombeau.

L'aumônier en chef de la légion n'avait pas attendu le dernier moment pour lui rappeler ses devoirs de chrétien. Il alla, dès le commencement de sa maladie, s'asseoir à son chevet et lui parler sans détour des sacrements de pénitence et d'eucharistie. A cette franche ouverture, le comte d'Argy répondit par une franche déclaration de sa foi et de son repentir. Sa confession fut pleine d'humilité ; il reçut son Dieu avec des larmes de joie dans les yeux, ses lèvres tremblaient d'un saint respect, et le sentiment du devoir accompli se lisait sur son visage martial, comme s'il eût gagné sa dernière bataille. Pour une âme ainsi préparée, l'onction des mourants n'avait rien de redoutable. Il la reçut deux jours après avec une fermeté d'âme dont toute l'assistance fut profondément émue, répondant aux prières qui étaient récitées autour de lui, surmontant, pour s'y associer, les embarras d'une respiration haletante, et tendant visiblement ses pieds et ses mains aux onctions suprêmes. M^{gr} le cardinal Mathieu, son ami particulier et le protecteur de la légion, entra alors auprès de lui, et, après l'avoir exhorté par les douces et fortifiantes paroles dont il a le secret, il lui donna l'indulgence plénière. On sentait dans ce spec-

tacle l'amitié du prélat, l'autorité de son caractère, le souvenir de sa bienveillance, tout ce qui pouvait honorer une telle fin, consoler une telle agonie. Avec tous ces secours, le colonel attendit tranquillement sa dernière heure, et, comme assuré pour lui-même de l'heureux passage, il ne songea plus qu'aux siens et à ses chers soldats.

Tout l'état-major était présent, tous les officiers pleuraient à chaudes larmes. Ils avaient vu la mort de près en Crimée, en Italie, au Mexique; mais la mort se présentait à eux, ce jour-là, sous un aspect nouveau. Auraient-ils dit comme Villars apprenant la mort de Berwick sur le champ de bataille : « Il a toujours été plus heureux que moi ! » Non, la scène à laquelle ils étaient mêlés leur faisait assez voir qu'il y a du courage, qu'il y a de la gloire, qu'il y a du bonheur pour le soldat chrétien à mourir dans son lit en publiant les grandeurs de Dieu et en rendant témoignage à son Eglise.

Ce témoignage fut complet. Non loin du mourant se tenait son neveu, jeune officier de la légion, qui ne pouvait maîtriser sa juste douleur. Le colonel l'appela, puis détachant un portrait du saint-père suspendu près de son lit : « Prends ce portrait, lui dit-il, je te le donne, garde-le précieusement, souviens-toi de servir avec fidélité celui qu'il représente, et d'aimer sa religion, c'est la vraie. » Un instant après, le soldat se réveillait en lui; il s'adressa à tous ses officiers : « Vous irez encore à la manœuvre, Messieurs, moi je pars pour la grande manœuvre qui ne finira plus. » C'était le langage pittoresque et animé du capitaine mis au service de la foi du chrétien.

Cependant l'aumônier se rapproche de lui, l'exhorte encore et lui demande si son sacrifice est fait. Sa réponse fut ferme et précise : Oui, dit-il d'une voix haute; puis, avec un accent mélancolique : « Je ne regrette pas la vie, car elle n'en vaut pas la peine. » Ce n'était pas la réflexion d'un homme devenu indifférent au monde et à ses semblables, car il s'occupait encore de ses compagnons d'armes et, entendant sonner l'heure de leur repas : « Allez, Messieurs, vous me retrouverez encore ici après dîner. » Les officiers, avant de se rendre à ce dernier commandement, lui demandèrent sa bénédiction et se mirent à genoux autour de son lit. Il éleva la voix avec autorité : « Je vous bénis, mes enfants, je vous bénis avec joie; soyez toujours de bons et loyaux soldats, exacts à tous vos devoirs, observant la discipline et fidèles au saint-père que vous avez l'honneur de défendre. Soyez surtout de bons et fidèles chrétiens. C'est seulement dans le sentiment de la foi et dans la pratique de la religion que vous puiserez la force d'affronter sans pâlir le dernier combat et de passer

la dernière revue au tribunal de Dieu. » Puis il les bénit trois fois avec le crucifix qui était sur son oreiller, et, après avoir embrassé la sainte image, il la remit aux mains de M^r Bastide pour la leur présenter. Chacun la baisa, mêlant ainsi ses larmes au souffle de foi et de piété que ces lèvres mourantes venaient d'y laisser. En ce moment entra M. Prevost, l'un des capitaines de la légion. Il revenait du Vatican, où il s'était rendu pour solliciter une dernière bénédiction du saint-père. Il raconta que le saint-père avait voulu s'informer de l'état du colonel et qu'il lui envoyait sa plus affectueuse bénédiction pour la vie ou pour la mort. En apprenant cette faveur, le mourant se ranima. « Messieurs, dit-il, voyez comme le saint-père est bon, comme Dieu est bon ; je remercie le saint-père de la grâce qu'il me fait. » Il appela celui qui devait prendre après sa mort le commandement de la légion : « Major, vous remercerez pour moi Sa Sainteté. C'est un honneur pour la légion. Vous mettrez demain cette bénédiction à l'ordre du jour. » Ce fut sa dernière parole. Il fit embrasser encore une fois le crucifix à ses officiers, les bénit de nouveau, leur adressa ses adieux par trois fois en les saluant de la main, et ferma les yeux pour ne plus les rouvrir ici-bas. Son agonie était commencée, ce fut comme une sorte de léthargie qui ne dura pas plus de dix minutes. Les assistants récitaient les litanies de la bonne mort, et ces prières n'étaient pas achevées que la mort était venue sous l'apparence du sommeil. On invoquait, autour du colonel, les saints qu'il avait le plus vénérés, saint Charles, saint Hubert, saint Sébastien ; leur nom puissant semblait encore errer sur ses lèvres, et on voyait assez qu'il leur donnait les derniers cris et les derniers soupirs de sa vie terrestre.

Ainsi finit la longue carrière du comte d'Argy. Adjudant à la prise d'Alger, colonel à Mentana, il avait porté sa première épaulette dans l'Afrique ouverte au christianisme, il laisse la dernière dans Rome rendue au pape et à la civilisation. Peut-on garder plus longtemps l'épée ? Peut-on la remettre plus dignement dans les mains de la mort ? Un publiciste célèbre (1) a trouvé pour le peindre quelques traits d'une grande justesse et d'une vive éloquence. Il a dit du soldat : « Le comte d'Argy était de bonne race militaire. Il rappelait ces hommes de guerre qu'on a toujours tant aimés en France, et qui, traversant une longue vie le sabre au poing, arrivaient à se faire des amis partout et jusqu'au ciel. » Il a dit de l'homme et du chrétien : « Il ne s'agit pas d'un docteur, ni d'un saint, ni de ce qu'on appelle un dévot. Encore que fort instruit en beau-

(1) M. Louis Veuillot.

coup de choses, le bon colonel était, je crois, assez court en matière de doctrine chrétienne. Il était honnête, bon, miséricordieux, dévoué. Pour le reste, sa foi avait dormi, gardée par l'honneur comme un soldat qui dort, gardé par son armure. Mais au premier avertissement de la mort, au premier appel du clairon, le chrétien s'était réveillé prêt à combattre. Debout ! Présent ! »

Le colonel mourut le 27 janvier 1870. Le lendemain, à cinq heures du soir, sa dépouille mortelle fut transportée dans notre église nationale de Saint-Louis par les soldats et les officiers de la légion. Il semblait voir l'armée du saint-père remettant à la France le corps d'un fils, et le héros de la croisade moderne ramené parmi les siens à travers la ville sainte, comme saint Louis avait été autrefois ramené des murs de Tunis dans son royaume. Les pleurs des légionnaires servaient d'escorte au colonel bien plus encore que leurs armes, la douleur était peinte sur toutes les figures, et la ville entière, pressée sur le passage du cortège, avait cette attitude digne, émue, recueillie, qui signale les grandes pertes et qui est le vrai deuil des grandes cités.

Le samedi 29, à neuf heures du matin, a eu lieu le service funèbre. Personne ne manquait à la cérémonie. Dans la tribune du chœur les cardinaux archevêques de Besançon et de Rouen, qui semblaient, en tenant leurs yeux élevés vers le ciel, commander l'espérance autant que la prière ; à l'autel, M^{sr} le prince de la Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges, entouré de tout le clergé de Saint-Louis ; autour de l'autel, plus de cent évêques de toutes les nations et de tous les rites, mêlant leur langue dans les mêmes regrets, mais surtout des évêques français, à qui il appartenait plus encore qu'à tous les autres de représenter cette patriotique douleur. Au-dessus de la nef, à droite, l'ambassadeur français, marquis de Banneville, et tout le personnel de l'ambassade, les représentants de S. M. le roi de Naples et de S. A. R. le duc de Parme, le duc de Galèse, le directeur de l'Académie de France et une foule de notabilités romaines et étrangères ; à gauche, S. Exc. le général Kanzler, ministre des armes, MM. de Courten et Zappi, généraux de brigade, le général Dumont, commandant le corps français en garnison à Civittà-Vecchia, tout l'état-major de l'armée pontificale, des officiers de tout grade en grand costume. Le corps du colonel, déposé à terre au milieu de la grande nef, selon l'usage si humble et si chrétien du pays, était surmonté des insignes de son grade et des croix qu'il avait obtenues dans sa longue carrière. On y comptait l'Aigle de Prusse, l'ordre du Mérite militaire de Savoie, celui de François 1^{er} de Naples, la croix de commandeur de la Légion

d'honneur et celle de l'ordre de Pie IX : brillants hochets de la vanité humaine, que l'Eglise laisse mettre sur le cercueil pour montrer le peu qui nous reste d'une longue et glorieuse vie, mais à côté desquels la piété avait placé des symboles de résurrection et de grâce ; deux cierges enfin, l'un à la tête, l'autre aux pieds du défunt, le seul luminaire de ce noble deuil, commun aux pauvres et aux riches, aux grands et aux petits, témoignage de leur commune foi en paraissant devant leur juge. Les pauvres et les petits peuvent être cités dans cette circonstance, ils remplissaient les bas-côtés et les abords de l'église. Ils connaissaient le bon colonel, non-seulement par ses faits d'armes, mais par ses bienfaits, et leur présence venait révéler toutes les aumônes que sa main droite avait cachées à sa main gauche. Après avoir jeté de l'eau bénite sur le drap mortuaire, les assistants sortirent en s'entretenant des qualités du défunt. Les officiers disaient de lui : C'était le meilleur des camarades ; les soldats : C'était notre père ; les évêques : C'était un vrai chrétien.

La sépulture du colonel était assez indiquée par les circonstances. C'est une grâce de mourir à Rome, c'est une grâce d'y reposer. M. d'Argy les avait grandement méritées l'une et l'autre ; Dieu lui fit la première, le pape lui accorda la seconde ; mais la France n'a rien perdu de ses restes précieux ni de cette gloire nationale. C'est l'église de Saint-Louis-des-Français qui est devenue le dernier asile de ce noble cœur. Ses nefs, ses chapelles, son sanctuaire, sont tout parés du nom et des tombes de nos nationaux. Des cardinaux, des évêques, des diplomates, des dames d'une grande naissance, des artistes d'un grand mérite, ont peuplé de leurs cendres ce sol tout français. Il y manquait peut-être une épée ; voilà celle que notre patrie a mise au service du saint-siège. Hier elle était debout auprès du trône de Pie IX ; aujourd'hui elle est couchée à l'ombre du grand nom de saint Louis.

Qu'elle repose en paix ! La légion vient de retrouver dans le colonel Perreaux un autre d'Argy. Par une de ces circonstances heureuses où l'on doit voir un favorable augure, ce nouveau chef sort du 53^e, que le colonel d'Argy avait commandé lui-même avec tant de distinction. Le choix de l'Empereur, l'agrément du saint-siège, ses services distingués, ses sentiments personnels, tout le recommande. Il continuera dans la légion l'esprit de son prédécesseur. La légion, pour demeurer fidèle au saint-père et digne de la France, n'a qu'à demeurer elle-même. Elle a, pour s'aider au devoir, un nom qui oblige et des souvenirs qui sont la consigne de l'honneur.

